



Fonction psychique du robot

Marie Tabarin

En 1942, dans ses *Trois lois de la robotique*, Isaac Asimov écrivait : « un robot doit obéir aux ordres que lui donnent les êtres humains »¹. En 2015 est mis sur le marché « Pepper » le premier robot émotionnel, « compagnon d'un genre nouveau ». Le responsable du projet, Kaname Hayashi, pense qu'il peut apporter une aide affective aux êtres humains, « l'important étant de se sentir accepté, compris et de croire que Pepper réagit en fonction de ce qu'il a saisi »².

Le fondateur de Softbank, Masayoshi Son, nous affirme que ces robots sont bienveillants et vivent en harmonie, en tant qu'espèce artificielle, avec les humains.

Pour mille cinq cents euros, nous pouvons acquérir cette machine anthropomorphique qui reconnaît nos émotions en analysant notre expression faciale, notre ton, notre champ lexical. Le caractère intime de la relation est figuré par une attitude d'écoute bienveillante, une distance physique étudiée en fonction des informations recueillies et une réponse émotionnelle adaptée.

Il nous suffit donc de faire abstraction de la connexion en réseau de notre nouveau compagnon qui transmet et partage les informations dans un système d'exploitation commun à tous les robots d'Aldebaran Robotics et d'ignorer que nos états d'âme tombent dans une base de données pour poursuivre la relation.

Mais comment peut naître le désir de posséder un « robot émotionnel » ?

Si nous sommes un peu *old fashion*, nous pouvons imaginer qu'il s'agit d'un jouet, descendant direct de nos poupées. Nous pourrions l'offrir à nos enfants, en espérant d'une part qu'ils n'éprouvent pas d'« inquiétante étrangeté » à la vue de cet objet dont ils ne sauront trop s'il est vivant ou même porteur d'une âme, et d'autre part que notre investissement résistera à cette prédilection particulière, décrite par Freud, qu'ont les enfants « à traiter les poupées comme des êtres vivants »³.

Mais la question du désir de posséder le robot est elle-même désuète si nous lisons bien les ambitions de son créateur : « Mon rêve est d'attribuer à chacun un robot dès la naissance [...] qu'il enregistre tout ce que vit ce garçon ou cette fille [...] Du berceau à la tombe, un robot par personne. »⁴

Aliénation réelle à un double qui viendrait tenter de boucher le manque-à-être, différant à jamais notre construction de sujet, paradigme d'une relation imaginaire totalisante entre le moi et l'autre, excluant la question du grand Autre, court-circuitant tout mode de jouir. Hitoshi Matsubara, roboticien et professeur à l'université d'Hakodate, écrit actuellement un scénario de science-fiction où le moi survivrait au sujet, comme un corps sans chair.

Pour le moment, la présence de Pepper à nos côtés reste un choix, choix sous-tendu par un désir. Il y a fort à parier que le sujet de ce désir ne manquera pas de faire de son robot un partenaire et à ce titre, lui faire subir quelques outrages...

¹ Asimov I., « Runaround », *Les Robots*, 1942, New York City, *Astounding Science-Fiction*.

² « Humain, moi ? », *Courrier international*, n° 1259, décembre 2014, p. 36-42.

³ Freud S., « L'inquiétante étrangeté », *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1992, p.234.

⁴ « Humain, moi ? », *Courrier international*, *op.cit.*

Pour conclure, citons Gil Caroz : « Au savoir-faire avec la jouissance que fournissait l'Autre auparavant, se sont substitués les ravages des produits de la science. C'est dans ces mêmes produits qu'il faut chercher la porte de sortie de ces ravages. »⁵

⁵ Caroz G, « Modes de jouir, le temps pour choisir », *Ironik !*, Le bulletin Uforca pour l'Université populaire Jacques-Lacan, n° 4, janvier 2015.